

La flûte

Nouvelle¹ de Jurgis Savickis

Traduction par Marielle Vitureau

Les médecins avaient dit au flûtiste Grillon que s'il continue à souffler dans sa flûte, il ne vivra plus longtemps.

La nouvelle est venue soudainement comme si elle l'avait guetté.

Grillon n'avait encore jamais pensé à quitter sa place et, pire encore, n'était pas parvenu à faire des économies.

Depuis 18 ans qu'il soufflait dans sa flûte au Théâtre de la Tulipe Bleue, il recevait à la fin de chaque mois juste assez d'argent pour, une fois la pension réglée, donner quelques cols de chemises à nettoyer.

Les grandes nouvelles vous assaillent toujours soudainement.

Il sentait la tête lui tourner en respirant, surtout lorsqu'il marchait vite ou quand il jouait longtemps.

Le musicien était complètement étourdi.

Le directeur du théâtre, avec les mots d'adieu et de regret, lui colla dans la main une enveloppe avec une avance d'un mois.

On lui accorda cela comme une faveur.

De joie, il aurait voulu adresser quelques mots d'éloge au directeur mais, finalement, il fit une révérence et essuya quelques larmes de son poing.

Il prit congé de ses collègues du théâtre – le batteur et le joueur de timbale – et de son petit box en bois sous la rampe où, pendant 18 ans, il était fidèlement assis, évitant de justesse les coups de pied des danseurs. Mais il emporta sa petite flûte de laquelle il tirait des sons si magnifiques, tantôt des aigus criants, tantôt des basses réconfortantes, pan, pan, pan !

Bien que n'étant jamais sorti de la ville, il se résolut à partir pour le village de ses aïeux. Il décida d'y aller à pied pour économiser le plus d'argent possible, nécessaire avant tout pour faire nettoyer ses effets personnels et prendre soin de son smoking, choses dont un homme de bonnes manières ne peut se passer.

C'était l'hiver.

¹ Publiée en 1922 dans le recueil de nouvelles "*Šventadienio sonetai*", puis rééditée en 1997 par Baltos lankos, la nouvelle paraît ici pour la première fois en français.

Après avoir déjà parcouru un bon bout de chemin hors de la ville, dans les profondes ornières faites par les traîneaux et ayant manqué de peu de se tordre les pieds, un joyeux paysan le dépassa et l'invita à monter.

Le musicien demanda ce que ça lui coûterait jusqu'à son village.

- Eh ! le paysan fit un grand geste de sa manche en feutre, ce qui devait signifier : nous nous arrangerons.

Grillon fit une élégante révérence, dit son nom et monta dans le traîneau.

Ils traversaient de vastes champs et forêts couverts de neige. Le flûtiste avait l'impression qu'un autre monde, lumineux et spacieux, s'offrait à lui.

Le flûtiste parcourait du regard les environs, les comparant avec les décors d'hiver des opérettes de son théâtre, et observait. Une chose lui paraissait différente : ici, il faisait plus froid.

- Mais ça, c'est un vrai hiver, se réjouit Grillon en s'emmitouflant dans son pardessus usé.

Les corneilles croassaient bruyamment, comme si elles se moquaient du musicien.

Dans sa tête, il tenta de comparer leurs croassements avec le do le plus bas de sa flûte, mais il n'y parvint pas.

En vol, les corneilles touchaient les hautes branches des sapins et de la neige tomba dans le cou du musicien.

- Pourquoi le ciel est si sombre ? Où est donc le soleil ? s'étonna le citadin et il regarda tout autour de lui.

Effectivement, le soleil ne brillait pas.

- Le projecteur ne fonctionne pas ! C'est la faute du technicien, entendait-il comme un écho.

Malgré l'hiver, les pins sentaient si fort que cela lui tournait la tête. Cet air pur n'était pas bon pour lui.

Le paysan, qui plaisantait au début, le conduisait au loin sans plus lui adresser la parole. Confortablement assis sur un sac de foin, une grosse écharpe de laine autour du cou, il fouettait ses chevaux avec entrain.

Ils s'arrêtèrent sur une petite colline sans neige et recouverte de foin, non loin d'une auberge et le paysan dit :

- Il faut que les chevaux paissent ici et pour vous, ce n'est plus très loin. Juste après la petite forêt.

- Combien vous dois-je ?

- Qu'est-ce que je vais exiger d'un honnête homme... A peine 500 ; à mon avis, ça suffira.

Le flûtiste flageola sur ses jambes ; mais le paysan ne faisait que plaisanter.

Le paysan l'invita à l'intérieur de l'auberge « pour se réchauffer ».

- L'auberge est bien, très bien, seulement trop rustique, pensa le musicien en entrant dans la ferme sombre et délabrée.

Le sol était crasseux et des enfants pleins de croûtes – probablement ceux de l'auberge – étaient continuellement dans ses jambes.

Les paysans, sans enlever leurs manteaux de gros drap, mangeaient des harengs et buvaient de la vodka.

Tous deux commandèrent la même chose.

Le paysan obligea le flûtiste à boire quelques gorgées. La vodka piquante lui déchira la poitrine et il se grimaça comme un enfant. Une fois réchauffé, le paysan lui parla des bonnes gens, puis l'accompagna jusqu'au seuil de l'auberge et lui indiqua le chemin en direction de la forêt.

- C'est tout droit, tout simplement à travers les champs.

Début de soirée.

Le musicien s'en alla à travers les champs « chez sa parenté » en prenant la direction indiquée.

Le soleil couchant teintait de rouge les petits monticules recouverts de neige.

Tac tac, faisait le chef d'orchestre de sa baguette sur le pupitre.

Ouverture.

Le musicien prit sa flûte et laissa quelques sons stridents s'en échapper vers les grands espaces enneigés.

Il voulait jouer et chanter, comme dans une opérette.

Il commença à jouer son rôle et enchaîna une petite chanson, un genre de *gavotte*², tout en faisant de grands pas maniérés et rythmés.

A l'horizon, dans la campagne, on apercevait la silhouette d'un homme gesticulant et mimant.

Gavotte, gavotte, gavotte.

Fais un pas vers moi.

J'aime la nuit sombre

quand les rossignols chantent.

Gavotte.

La lune a tressé

une auréole de soie

dans la toison de tes cheveux blonds.

Gavotte.

Te rappelles-tu ? Tu me disais : je t'aime.

Quand tous deux nous étions jeunes.

Et la lune étalait sa lumière blanche

sous le vieux chêne.

Gavotte.

² en français dans le texte.

Impossible de savoir combien de temps encore il aurait traversé les champs à grandes enjambées et joué sa *gavotte* si, non loin d'une clôture, il n'avait été arrêté par une vache immobile, sortie d'une étable et le fixant de ses yeux blanchâtres.

- Pouah, quelle horreur !

Grillon sursauta de frayeur.

S'étant rapproché de l'étable, il s'enquit auprès d'un berger, tout engoncé dans son manteau de fourrure et presque invisible dans la pénombre du soir, où habitait sa famille. La réponse fut prompte :

- Voyons, ici !

Dans la ferme, il faisait sombre.

Près du rebord de la fenêtre, il vit un homme pensif qui fumait la pipe et rejetait des bouffées âcres comme du poison.

- Qui est là ?

- Est-ce que Balthazar Viksva habite ici ?

- Lui-même !

Après qu'il ait salué et expliqué le but de son voyage, toute la maisonnée accourut.

- Où est ce que nous allons mettre cet invité, s'inquiéta la femme de Viksva. Tu sais, Monsieur est de la ville !

- Pourquoi est ce qu'ils m'appellent maintenant Monsieur ? Nous sommes pourtant bien de la même famille, s'étonna le musicien.

- Cours ! Va chauffer la chambre d'amis ! dit la maîtresse de maison en poussant une petite fille. Seulement, n'ouvre pas les volets, notre invité dormira mieux.

Tout le monde s'activait.

Grillon fut logé dans la chambre d'amis.

Les murs étaient recouverts d'un beau papier peint chamarré et, à côté de la table, se trouvaient deux chaises de ville pliantes en bois. Les volets étaient toujours fermés. En hiver, pour que le vent froid ne pénétre pas et, en été, pour que le soleil n'abîme pas le précieux papier peint.

La femme de Viksva sortit la cuvette de porcelaine blanche de la commode pour la toilette de l'invité. On ne sortait la cuvette qu'à de rares occasions : lorsque le prêtre passait la nuit ou bien lorsque le docteur venait.

Le soir, la ferme se remplit de monde.

Tous étaient intrigués par la nouvelle.

- Oncle ! Joue, s'il te plaît ! lui demandèrent les enfants en cercle autour de lui, très à l'aise dans leur simplicité.

Grillon, qui avait eu le temps d'enfiler son smoking, noir et imposant, réfléchit un long moment pour savoir ce qui pourrait intéresser ces gens simples et sans éducation musicale. Il repoussa sa crête de cheveux

blonds et joua quelques motifs paysans des « cloches de Corneville ».

Ding ding ding... le son des cloches se faisait entendre comme dans Corneville même.

Les gens, soit sans écouter, soit sans comprendre, se mirent à danser la sabotière en s'éloignant de plus en plus du rythme.

Cet hiver-là, il neigea sans interruption.

Le chemin qui traversait le village ressemblait à une succession de vagues pétrifiées par le froid.

Seuls les voyageurs les plus téméraires osaient l'emprunter.

Les voyageurs entassés, balancés et secoués atteignaient enfin la ferme de Viksva, quand le traîneau, une fois en haut de la petite côte de glace, glissait joyeusement et renversait tout son contenu de l'autre côté de la barrière.

A ce moment-là, dans les fermes voisines, les gens apparaissaient et, le nez collé aux fenêtres, observaient les passagers tomber en culbutant, ses passagers même qui ramassaient ensuite le foin épars puis remettaient sur pied les traîneaux en jurant.

Le soleil hivernal, se réservant un tout petit bout de ciel, cheminait lentement tout le long de la journée dans le ciel floconneux.

Partout le silence était tel qu'il résonnait dans les oreilles.

Les paysans, qui avaient perdu le sens de la vie, traînaient dans les cours et avaient l'habitude de se retrouver les uns chez les autres.

- Impossible de travailler dehors ! affirmaient-ils avec autorité.

Ils se rassemblaient plutôt chez Viksva, car de sa ferme, la dernière du village, la vue était la plus étendue.

Une fois réunis, ils s'installaient dans la ferme, noire de suie, et se racontaient des contes et des anecdotes. On aurait dit que, tous ensemble, ils s'étaient décidés à noyer le monde dans la fumée, tellement ils tiraient sur leur pipe.

Parfois, un peu éméchés, ils cherchaient des bâtons pour se battre bien que cela soit normalement réservé aux soirées des grands jours. Grillon avait l'impression qu'en se comportant de la sorte, les gens reproduisaient les jeux joyeux de ces jours chômés.

A l'époque du battage du blé, Viksva appela le flûtiste pour ramasser la paille crachée par la machine.

Ce travail, considéré comme un des plus faciles, était en général donné à une bergère ou un garçon de ferme. C'est le maître de maison lui-même qui enfournait le blé dans la machine.

- Quiconque n'est pas capable de se servir de cette machine ! déclara le maître de maison avec satisfaction, à la manière d'un capitaine de navire.

Avec les rejets de paille abîmée et battue, la machine dégorgeait tant de nuages de poussière plein de bouts de paille que Grillon ne pouvait plus tenir. Il baissa les bras et cessa de travailler.

- Ah, quel travailleur ! le chicana méchamment Viksva. Vagabond ! Bon à rien ! se fâcha-t-il.

Grillon fut si étonné qu'il s'interrogea sur le sens du mot travailleur. Mais il n'en avait jamais entendu parler. Grillon rougit et les femmes ricanaient, tellement c'était drôle. Le maître des lieux le renvoya à la maison.

- Evidemment que je ne suis pas un travailleur... se tourmentait Grillon assis sur le poêle dans la maison et balançant ses jambes dans le vide.

La machine, après avoir fait son temps, disparut. Et ce « travail » aussi.

Peu de temps après son arrivée chez les Viksva, de nombreux changements survinrent dans son quotidien.

La femme de Viksva eut subitement besoin d'amidon pour repasser les chemises en coton de son mari, qui devait participer à une fête. Comme Grillon ne pouvait plus lui prêter d'argent, elle le regarda bizarrement. On aurait dit qu'on lui avait vissé deux nouveaux yeux au niveau du front.

- Tu dépenses trop d'argent, bienfaiteur !

La chambre d'amis fut fermée à clé et, comme un sanctuaire réservé aux couleuvres³, elle fut surveillée et personne n'eut le droit d'y entrer. La cuvette destinée à la toilette fut confisquée sur le champ et rangée dans la commode.

- Un pareil objet ne convient pas à un tel monsieur !

Grillon vécut avec la famille Viksva dans la ferme étouffante et noire et il dut se laver dans la bassine commune – noire de crasse – s'ébrouant dans la même eau savonneuse.

S'il voulait apporter de l'eau propre et remplir la bassine, la femme de Viksva lui rétorquait :

- Lave-toi sans faire de manière, comme tout le monde ! Cela ne ferait que gâter l'eau savonneuse !

Il était défendu d'utiliser la lumière dans la ferme. Au début, seul Grillon était autorisé à utiliser une petite lampe à pétrole dans la chambre d'amis, que la femme de Viksva réduisait au minimum à son insu.

Pour ne pas fatiguer ces braves gens, Grillon s'en alla de la maison de Balthazar Viksva et rejoigna la chorale localement célèbre, qui jouait de ferme en ferme.

³ La couleuvre était un animal sacré dans la Lituanie païenne.

- Joue et n'embellis pas ! lui dit le chef de chorale après un premier essai.

Grillon ne cessait de s'étonner comment ces gens arrivaient à profaner les sons et à avoir une telle santé. Il lui fallait jouer des nuits entières, ne pas dormir et boire de la bière-maison, ce qui le rendait particulièrement malade.

Les Viksva étaient vraiment son dernier refuge.

- Je ne sais pas comment ça va plaire à l'invité..., disait désormais sournoisement la Viksva.

Nuit.

Silence. Un tel silence que seuls d'horribles pensées viennent à l'esprit.

Grillon est allongé sur le poêle. Tout le monde dort déjà.

Dehors, il faisait sombre. Une petite lueur brillait dans le lointain.

- Peut-être est ce le printemps qui arrive...

Grillon avait l'impression que deux vieilles femmes chuchotaient dans la pénombre de la fenêtre.

- D'après moi, il n'en a plus pour longtemps.

- D'ici le printemps, il doit mourir.

Et vraiment, les gens parlaient de lui si librement, sans aucune gêne.

Grillon, en faisant craquer ses os, se leva de sa couche faite de sacs et, les jambes pendant le long du poêle, il regarda par la fenêtre, là où l'on apercevait la lueur et d'où il lui semblait voir arriver le printemps.

Combien de temps reste-t-il jusqu'au printemps ?

Il prit sa petite flûte et souffla silencieusement dedans. Et comme un criminel, il commença à souffler de plus en plus fort et de plus en plus démonstrativement.

Tout ce qu'il connaissait de plus beau et tout ce que lui dictait son âme.

Il avait l'impression de jouer de manière très originale et il lui arrivait même de trouver des mélodies qu'il n'avait encore jamais entendues.

Grillon jouait certainement depuis longtemps quand le maître de maison le tira par la manche. Il n'entendit que lorsque celui-ci cria :

- ...ou t'en mettre un dans la figure !

- Tu aurais mieux fait d'aller faire ta dernière confession au lieu de faire des bêtises, s'énerva la maîtresse de maison.

Tous se recouchèrent. Ils se calmèrent et se rendormirent.

Grillon, appuyé sur sa flûte, regarda par la fenêtre le ciel froid, les sapins et pensa à son passé lointain.

Au petit jour, Grillon ne se leva pas.

Sa musculature de grillon ne fonctionnait pas. Tout raide, il fixait un point de ses grands yeux remplis de larmes, tellement il lui était difficile de respirer.

Comme si un cafard s'était adressé à lui, avait aiguisé ses cordes-moustaches et l'avait appelé à engager la lutte avec lui. Mais même contre lui, il n'aurait pas la force de combattre.

Le cafard regardait le géant de ses petits yeux malins.

La femme de Viksva retrouva la chambre d'amis, sanctuaire des couleuvres, et prit la cuvette en porcelaine. Tous attendaient le docteur.

Mais il arriva trop tard.

Grillon ne respirait plus.

Allongé sur le poêle, il tenait entre ses mains raides, tout contre sa poitrine, l'arme de sa vie, sa flûte.

© *Baltos lankos*, 1997.

© *Marielle Vitureau pour la traduction française*, 2001.